

Parcours – Soi-même comme un autre

André GIDE, *Les nourritures terrestres*, 1897

Nathanaël, j'aimerais te donner une joie que ne t'aurait donnée encore aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant, cette joie, je la possède. Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait encore aucun autre. Je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert puis fermé bien des livres cherchant dans chacun d'eux plus qu'il ne t'avait encore révélé ; où tu attends encore ; où ta ferveur va devenir tristesse, de ne pas se sentir soutenue. Je n'écris que pour toi ; je ne t'écris que pour ces heures. Je voudrais écrire tel livre d'où toute pensée, toute émotion personnelle te semblât absente, où tu croirais ne voir que la projection de ta propre ferveur : Je voudrais m'approcher de toi et que *tu m'aimes*.

La mélancolie n'est que de la ferveur retombée.

Tout être est capable de nudité ; toute émotion, de plénitude.

Mes émotions se sont ouvertes comme une religion. Peux-tu comprendre cela : toute sensation est d'une présence infinie.

Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur.

Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore. Ils nous consomment, il est vrai, mais ils nous font notre splendeur.

Et si notre âme a valu quelque chose, c'est qu'elle a brûlé plus ardemment que quelques autres.

Je vous ai vus, grands champs baignés de la blancheur de l'aube ; lacs bleus, je me suis baigné dans vos flots – et que chaque caresse de l'air riant m'ait fait sourire, voilà ce que je ne me lasserai pas de te redire, Nathanaël. Je t'enseignerai la ferveur.

Si j'avais su des choses plus belles, c'est celles-là que je t'aurais dites – celles-là, certes, et non pas d'autres.

Tu ne m'as pas enseigné la sagesse, Ménalque. Pas la sagesse, mais l'amour.

*

J'eus pour Ménalque plus que de l'amitié, Nathanaël, et à peine moins que de l'amour. Je l'aimais aussi comme un frère.

Ménalque est dangereux ; crains-le ; il se fait réprouver par les sages, mais ne se fait pas craindre par les enfants. Il leur apprend à n'aimer plus seulement leur famille et, lentement, à la quitter ; il rend leur cœur malade d'un désir d'aigres fruits sauvages et soucieux d'étrange amour. Ah ! Ménalque, avec toi j'aurais voulu courir encore sur d'autres routes. Mais tu haïssais la faiblesse et prétendais m'apprendre à te quitter.

Il y a d'étranges possibilités dans chaque homme. Le présent serait plein de tous les avènements, si le passé n'y projetait déjà une histoire. Mais, hélas ! un unique passé propose un unique avenir – le projette devant nous, comme un pont infini sur l'espace.

On n'est sûr de ne jamais faire que ce que l'on est incapable de comprendre. Comprendre, c'est se sentir capable de faire. ASSUMER LE PLUS POSSIBLE D'HUMANITÉ, voilà la bonne formule.

Formes diverses de la vie ; toutes vous me parûtes belles. (Ce que je te dis là, c'est ce que me disait Ménalque.)

J'espère bien avoir connu toutes les passions et tous les vices ; au moins les ai-je favorisés. Tout mon être s'est précipité vers toutes les croyances ; et j'étais si fou certains

soirs que je croyais presque à mon âme, tant je la sentais près de s'échapper de mon corps, – me disait encore Ménalque.

Et notre vie aura été devant nous comme ce verre plein d'eau glacée, ce verre humide que tiennent les mains d'un fiévreux, qui veut boire, et qui boit tout d'un trait, sachant bien qu'il devrait attendre, mais ne pouvant pas repousser ce verre délicieux à ses lèvres, tant est fraîche cette eau, tant l'altère la cuisson de la fièvre.

Claude SIMON, *La route des Flandres*, p. 230-231

alors que le jour, ou la lumière (pensait Georges, toujours couché dans le fossé, attentif, raide, maintenant complètement insensible et paralysé de crampes, et aussi immobile que la carne morte, le visage parmi l'herbe nombreuse, la terre velue, son corps tout entier aplati, comme s'il s'efforçait de disparaître entre les lèvres du fossé, se fondre, se glisser, se faufiler tout entier par cette étroite fissure pour réintégrer la paisible matière (matrice) originelle, pensant aux soirs où on dînait dehors et où, à cette heure, Julien apportait la lampe à pétrole et, tandis qu'on disposait la table, son père se remettait au travail, enfermé – lui et ces feuillets aux coins retournés, raturés et qui étaient en quelque sorte devenus comme une partie de lui-même, un organe supplémentaire et aussi inséparable de lui que son cerveau ou son cœur, ou sa pesante vieille chair – dans cette espèce de cocon protecteur, d'œuf, de sphère huileuse, jaunâtre et close que délimitait dans la nuit du parc et le zézaïement des moustiques la lueur de la lampe), alors, donc, que la lumière n'apporterait d'autre certitude que la décevante réapparition de griffonnages sans autre existence réelle que celle attribuée à eux par un esprit lui non plus sans existence réelle pour représenter des choses imaginées par lui et peut-être aussi dépourvues d'existence, et alors mieux valait à tout prendre son jacassement de volatile, ses colliers entrechoqués, son perpétuel et insensé verbiage qui avaient au moins la vertu d'exister, quand ce ne serait que par le bruit et le mouvement, en admettant que le bruit et le mouvement ne fussent pas encore des formes futiles et illusoire du contraire de l'existence : voilà ce qu'il aurait fallu savoir, ce qu'il aurait fallu pouvoir demander au cheval, et peut-être était-ce un problème que Georges aurait pu résoudre s'il avait été moins ivre ou moins las, et, peut-être du reste la question se résoudrait-elle toute seule d'un instant à l'autre et cela par le simple effet d'un coup de fusil, c'est-à-dire par le fait que l'inertie naturelle de la matière serait pour un instant rompue (une combustion, une dilatation, un projectile violemment chassé à l'intérieur d'un tube), le transformant pour de bon en un simple amas de matière chevaline que seule sa forme distinguerait de celle de cette rosse, pour peu qu'il vienne à l'idée de cette sentinelle qui maintenant allait et venait d'un côté à l'autre du chemin parallèlement au bord de la route d'avancer au contraire perpendiculairement à celle-ci d'une dizaine de mètres dans le chemin, et naturellement il (Georges) pourrait toujours essayer de tirer le premier ce qui, en admettant qu'il réussisse à le faire suffisamment vite par-dessus la clôture, lui donnerait bien le temps de goûter une dernière fois à cette forme futile et illusoire de la vie qu'est le mouvement (le temps de parcourir à son tour une dizaine ou une quinzaine de mètres) avant de savoir ce que ne savaient pas encore les mouches, ce qu'elles sauraient à leur tour un jour, ce que tout le monde finissait à la fin par savoir mais que jamais ni cheval, ni mouche, ni l'homme n'était jamais revenu raconter à ceux qui l'ignoraient encore, et alors il serait mort pour de bon

Laurent Gaudé, *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, 2002, VII

Dans le palais de Babylone, j'ai commencé à connaître Darius.
J'ai dormi dans son lit, j'ai revêtu ses tuniques d'or,
J'ai arpenté les couloirs qu'il avait arpenté avant moi,
Et le lieu, tout doucement, a fait de nous des jumeaux,
Amoureux des mêmes pierres,
De la même lumière mésopotamienne,
Jouissant du même luxe,
Buvant, dans les bains chauds parfumés d'amandes et d'ambroisie, le même lait de chamelle.

Petit à petit, j'ai compris ce qu'il était,
Et je me suis fait à son image,
J'ai commencé à l'aimer.
J'ai admiré la beauté des femmes dont il s'était entouré, le luxe des meubles et des tapis,
J'ai senti qu'il était juste dans son regard,
Et je l'ai aimé,
Comme un frère exilé.
Dans le secret de mon esprit, il était mon hôte.
Je l'invitais dans son propre palais,
Nous avons ensemble d'interminables discussions,
Je lui demandais son avis sur les modifications que j'avais faites dans Babylone,
Je l'écoutais me vanter la force de ses troupes,
Je possédais Babylone et Darius ne cessait plus de m'habiter.

A Babylone, surtout, je découvris les grandes fresques de la porte d'Ishtar.
Une succession d'animaux sacrés qui semblaient veiller sur la ville avec l'immobilité des siècles.

C'est là que je le découvris.
Au milieu des dragons, des lions et des taureaux ailés.
Comme s'il m'attendait,
Là, sur les murailles de Babylone,
Le tigre bleu de l'Euphrate.
Je tombai à genoux.
Je n'étais donc pas le seul à l'avoir vu.
D'autres, avant moi, avaient croisé l'animal sacré.
Darius, peut-être, ou un de ses aïeux.
Cyrus ou Xerxès, qui avait voulu manger la Grèce.
Cette ville honorait depuis des siècles, le tigre de mon désir.
Elle était faite pour moi.
Je me mis à aimer ce peuple avec passion.
Connais-tu un autre homme qui aima son ennemi comme j'ai aimé Darius ?
Existe-t-il un seul de ces conquérants auxquels tu veux me comparer, qui épousa le peuple qu'il venait de vaincre ?